

Santé physique et psychique

À l'hôpital, l'accompagnement spirituel devient «sur mesure»

La dimension spirituelle des patients en milieu hospitalier est de plus en plus reconnue dans les soins. Une pratique qui s'applique aux croyances et valeurs de chacun.

Lucas Vuilleumier
Protestinco

«Dans de nombreux cas d'hospitalisation, la réponse purement médicale est bien souvent insuffisante», exprime Bruno Lab, responsable du pôle humanitaire et aumôneries des Hôpitaux universitaires de Genève (HUG). Selon cet infirmier de formation, à la tête d'une quarantaine d'accompagnants spirituels, «une vision holistique du soin inclut forcément l'aspect spirituel». La religion, donc? Pas seulement. «La dimension spirituelle englobe le religieux. Elle concerne plus largement le sens qu'un patient donne à la vie et comment il pense sa place dans le monde», relève Cosette Odier, ancienne responsable de la formation et de l'enseignement à l'aumônerie du CHUV, où l'équipe compte 20 intervenants.

Mais pour soigner quoi, alors? L'âme? «Prêter attention à la spiritualité d'un patient revient davantage à prendre soin qu'à soigner», précise Cosette Odier, qui rappelle que le *spiritual care* n'est pas là pour apporter des réponses thérapeutiques. «Il s'agit d'être à

l'écoute de questionnements existentiels, d'autant plus présents lorsque survient une maladie ou tout autre problème nécessitant une prise en charge médicale», poursuit la formatrice. «Le patient peut notamment se demander pourquoi ce problème de santé lui arrive à ce moment de son existence, et pourquoi à lui plutôt qu'à un autre.»

Le travail des accompagnants spirituels, selon le professeur Pierre-Yves Brandt, spécialiste en psychologie de la religion à l'Université de Lausanne, peut également se révéler essentiel auprès des personnes âgées. «Lorsqu'on atteint un âge avancé, il est difficile de se projeter dans l'avenir. Il est alors question de réaménager cet horizon qui se rétrécit.» Et d'ajouter que «l'accompagnement spirituel va alors concerner l'environnement de vivre, et la capacité de la personne à habiter un présent précédé par tout un parcours de vie déjà bien rempli, qu'il est nécessaire de prendre en compte».

Du religieux au spirituel

«L'importance donnée au soin spirituel a commencé à être prise en compte à la fin des années 70, alors qu'on s'est mis à prendre des distances avec les institutions religieuses», explique Mario Drouin, actuel responsable de la formation et de l'enseignement à l'aumônerie du CHUV. Selon lui, le fait de s'intéresser à la spiritualité hors de tout carcan dogmatique, et ce bien que les intervenants soient encore majoritairement salariés par les Églises, est le produit d'un phénomène d'individualisation: «On est passé d'un système de société communautaire à un besoin de

«Une majorité de soignants est attentive à la dimension spirituelle des patients, car eux aussi ont besoin de donner du sens à leurs soins.»

Cosette Odier, ancienne responsable de la formation et de l'enseignement à l'aumônerie du CHUV

«On est passé d'un système de société communautaire à un besoin de reconnaissance personnelle.»

Mario Drouin, actuel responsable de la formation et de l'enseignement à l'aumônerie du CHUV

reconnaissance personnelle.» Un changement que Pierre-Yves Brandt impute à un certain «rejet de bon nombre d'autorités institutionnelles. L'importance conférée à la spiritualité témoigne donc d'une revendication à être soi-même à l'origine de ses propres références.»

Le risque? Une confusion avec la psychologie. «Le flou entretenu autour de l'identité religieuse des accompagnants spirituels que demande cette focalisation sur le patient peut effectivement rendre leur posture très proche de celle des psychologues», admet Pierre-Yves Brandt. Toutefois, la plus-value de la prise en charge spirituelle dans le milieu des soins ne serait plus à prouver: «Avant tout, la psychologie est appelée à poser un diagnostic. Le but de l'accompagnement spirituel est d'entretenir les ressources intérieures qu'a le patient pour affronter la maladie et les bouleversements qu'elle entraîne au quotidien», précise Mario Drouin.

De l'avis de Cosette Odier, soin spirituel et psychologie, en Suisse romande, sont complémentaires. «L'accompagnant spirituel a d'ailleurs besoin de connaître les informations sur le psychisme d'un patient afin d'offrir un soutien adéquat». Et Pierre-Yves Brandt de détailler d'autres différences pratiques entre les deux disciplines: «Le psychologue a tendance à fonctionner d'une façon beaucoup plus formelle. Il vient sur rendez-vous, au contraire de l'aumônier, qui peut intervenir au pied levé si nécessaire.»

Améliorer les soins

Ainsi, toujours mieux considérée, l'attention aux besoins spirituels

des patients en milieu hospitalier ne se limiterait d'ailleurs plus au seul travail des intervenants spécialisés. «Le personnel soignant a vraiment tout intérêt à reconnaître la plus-value de ces interventions, car savoir comment le patient se perçoit et connaître son système de valeurs peut réellement aider à améliorer les soins qui lui sont prodigués», assure Mario Drouin.

«Une majorité de soignants est attentive à la dimension spirituelle des patients, car eux aussi ont besoin de donner du sens à leurs soins», relève pour sa part Cosette Odier. Elle ajoute même qu'il n'est «pas rare de voir des équipes soignantes convier les accompagnants spirituels à leur réflexion sur le soin».

Manque de moyens

Une pratique mise en lumière pendant la pandémie de Covid, durant laquelle Pierre-Yves Brandt a pu constater un réel manque à ce niveau-là: «Une de nos études a montré que le fait de négliger la dimension spirituelle, dans un souci certes légitime de répondre en premier lieu aux injonctions sanitaires, a pu être dommageable pour certaines personnes.»

Toutefois, en cas de nouvelle pandémie, il n'est «pas certain que l'on ferait beaucoup mieux». En cause, un manque de moyens déploré par Cosette Odier: «Les Églises ne peuvent pas faire plus, car elles-mêmes sont actuellement dans des situations compliquées.» Et si les hôpitaux devenaient davantage employeurs? «Ce serait la suite logique, car le soin spirituel, c'est l'avenir des soins.»



Si j'étais un rossignol
Gilbert Salem

Tissot et les dangers du thé

illustre Samuel-Auguste Tissot (1728-1797), ce médecin lausannois natif de Grancy qui soignait les aristocrates européens du Siècle des Lumières, n'a pas fustigé seulement ce qu'on appelle parfois par pudeur l'autoérotisme. Pour rappel, dans un essai intitulé «L'onanisme, dissertation sur les maladies produites par la masturbation», il affirmait que cette pratique épuise l'homme, l'afflige de stérilité. Voire de surdité: «J'ai connu un homme devenu sourd pendant quelques semaines après un long rhume négligé, écrit notre éminent compatriote. Quand cet homme avait une pollution nocturne, il était beaucoup plus sourd le lendemain.»

«La plus funeste des boissons, quand on en fait un usage fréquent ou abondant, est, sans contredit, le thé.»

Parue en latin en 1758, sa thèse traduite en plusieurs langues fut diffusée dans toute l'Europe. Son audience dépassa les milieux médicaux, fournissant à la morale bourgeoise un vernis scientifique. Adulé à juste titre par le roi de Pologne, l'empereur d'Autriche Joseph II et le pape Pie VI, Tissot a toutefois fait progresser la médecine par des travaux sur l'épilepsie, et en désapprouvant des confrères qui, comme le Diafoirus de Molière, soignaient encore toute maladie par l'archaïque saignée.

Or, dans un essai paru en 1775*, il mettait en garde les intellectuels contre une consommation régulière du thé en quantité. En son temps, les alcaloïdes contenus dans le café (caféine) et dans les feuilles de thé (théine) étaient pourtant inconnus. Le premier breuvage passait pour un dictame, voire un somnifère; le second pour un calmant... Aujourd'hui, on sait que trop en boire provoque l'effet inverse; et que le thé contient des polyphénols qui peuvent bloquer l'absorption du fer par l'organisme, entraînant des risques d'anémie.

Tissot recommandait: «La plus funeste des boissons, quand on en fait un usage fréquent ou abondant, est, sans contredit, le thé [...]. J'ai vu fréquemment des hommes très bien portants, à qui quelques tasses de thé, bues à jeun, donnaient des anéantissements, des bâillements, des malaises, qui duraient quelques heures et quelquefois ils s'en ressentaient toute la journée.»

«Je sais que ce mauvais effet n'est pas aussi marqué sur tout le monde. Je connais quelques personnes qui se portent très bien et boivent tous les jours du thé, mais fort modérément; d'ailleurs les exemples de quelques heureux qui échappent à un danger ne prouvent jamais que le danger n'existe pas.»

* «De la santé des gens de lettres», Samuel-Auguste Tissot, édition de 1775

Il conduit une nouvelle fois la «poya» des vieux tracteurs

Événement à Vucherens
Syndic du village broyard, le président Jean-François Perroud et son équipe d'organisation attendent 200 machines agricoles anciennes.

Par où faut-il passer pour relier Vucherens à Mendrisio (TI) en tracteur? La réponse, Jean-François Perroud la connaît. Précisément et pas seulement en théorie. Le 5 juillet, le syndic de la petite commune broyarde, accompagné de quatre amis, a emmodé son Hürlimann 310 de 1974 pour se rendre à une exposition nationale dédiée aux machines agricoles anciennes. «Nous sommes descendus en trois jours et remontés en deux, via le Simplon et le lac Majeur, que nous avons traversé sur un bac entre Intra (Piémont) et Laveno-Mombello (Lombardie).»

Grande exposition

L'anecdote résume à elle seule la détermination et la passion qui animent le président de l'association des Amis des vieux tracteurs du Jorat et environs, qui organise dans trois semaines une grande exposition du genre, à Vucherens. À vrai dire, seul le Covid avait été capable de lui couper les gaz, en 2020, condamnant ce qui aurait dû être la 5^e édition de cette manifestation.

Créée en 2007, elle s'est tenue trois fois à Palézieux, où



L'association des Amis des vieux tracteurs et son président Jean-François Perroud préparent une exposition de vieilles machines pour la mi-août. ODILE MEYLAN

Jean-François Perroud vivait, puis à Vucherens en 2017, toujours organisée par l'Amicale des Bracailleurs. «Quelques mois plus tard, on s'est séparés parce qu'on était trop nombreux pour s'entendre. Et on a créé notre propre association», glisse le quinquagénaire dans un accent qui fleure bon les champs de céréales de l'arrière-pays.

Agriculteur de formation, devenu par la suite berger et dépanneur agricole, l'élu UDC (il a présidé la section Broye-Vully du parti agrarien de 2017 à 2022) est depuis huit ans chauffeur pour un moulin agricole. Un parcours de vie au cœur duquel les machines agricoles occupent une place centrale. Même si ce n'est qu'à l'âge de 18-20 ans qu'il s'y est intéressé de

plus près. «J'en ai toujours vu à la maison. Là, par exemple, c'est le Hürlimann D-90 de 1963 de mon grand-père, que je n'ai jamais connu...» indique-t-il en tendant le bras.

Programme copieux

Dans trois semaines (du 18 au 20 août), cet authentique témoin du passé rural fera partie des

quelque 200 machines (il y aura aussi une locomobile, une concasseuse, une batteuse et une lieuse, notamment) à venir de toute la Suisse romande, voire de plus

«J'ai toujours vu des vieux tracteurs à la maison. Comme ce Hürlimann D-90 de 1963 qui était à mon grand-père.»

Jean-François Perroud, président de l'association des Amis des vieux tracteurs du Jorat et environs

loin, pour parader le temps d'un week-end sur le plateau de la Got-taz. Entre marché artisanal, sonneurs de cloches et cors des Alpes, cortège motorisé dans les rues du village ou encore démonstration de battage à l'ancienne et confection de moyettes, le programme de «Jorat Tracteurs» est copieux, comme le souhaite un président qui à l'âme d'un organisateur. «Plus jeune, j'ai présidé le giron de Jeunesse à Palézieux et mis sur pied deux championnats suisses de bras de fer. J'aime l'ambiance de ces manifestations où, comme dans les fêtes de lutte, tout le monde se serre la main», conclut-il. Frédéric Ravussin

www.amis-tracteurs-jorat.ch